

Belluard Bollwerk: l'effondrement mis en musique et en mots

Simon Johanneit et Janine mettent l'effondrement en musique et en mots au Festival du Belluard



Simon Johanneit/Capitaine Interactif

Elizabeth Haux

Publié le 24 juin 2022

Temps de lecture estimé : 10 minutes

Interview : C'est sa force, épurée, directe, sans fioris, la poésie prend le poids du monde. Simon Johanneit n'a pas une seule œuvre mais des textes partout de la jeunesse d'aujourd'hui, sans prendre conscience de haut. Son écriture a été marquée par la présence. Elle cherche l'amour. Elle est hantée aussi par le ville le ville sous l'effondrement que l'auteur français performera ce samedi soir dans le cadre du Festival du Belluard, aux côtés de l'artiste musicienne Janine.

Nous vous invitons également à quel vous a proposé sur la scène ?

Simon Johanneit : J'ai été amené à faire des lectures, c'est assez efficace. Ce n'est pas la question de tenir des lectures car c'est de manière plus vivante, plus performative. Belluard donc la ville est un texte original, écrit exclusivement pour la scène. Pour moi ce sont deux finalités différentes, le rapport au livre est plus intime.

Que vous apporte la scène ?

C'est d'abord une affaire de rencontres. Et en complément, j'ai pas 250 euros de payer ma vie. L'exploration, les rencontres, les genres de création, ça me plaît. Sur scène, j'écris un pourcentage de roman, c'est une manière de travailler. Il faut dire que ce projet a priori l'empêche, nous bénéficiant d'une reproduction, des gens ont écrit des textes et nous ont soutenus, c'est une chance. Le lecteur classique se fait dans un cadre théâtral. Là, c'est un projet hybride, adapté à une salle de concert et au live par, avec l'idée de briser les frontières, de débarrasser les espaces musicaux et de lecture.

Nous vous invitons également à Janine, quel est ce qui vous lie ?

Je l'ai rencontré à Lille, elle, il y a presque dix ans. Quand j'étais à Paris pour la sortie de mon premier roman, elle m'a rencontré, je lui ai envoyé des poèmes. Elle m'a répondu, ça a été une vidéo tournée pendant le deuxième confinement pour Instagram. C'était un objet pour les réseaux. Cette vidéo a été filmée, elle mecheva. J'ai écrit un roman, Janine a composé des morceaux.



Y'a-t-il un lien entre Belluard dans la ville et vos premiers romans qui ont été écrits une jeunesse précoce ?

Il y a une drague dans *Fortunio*, qui est la même. Mais la thématique est différente. Être libre dans la ville est un monologue après l'apocalypse, porté par une voix d'homme. Il y a une rencontre amoureuse avec l'effacement de la société. L'homme recherche la femme qu'il a aimée, quand tout est détruit. C'est la première fois que je me livre à la dystopie futuriste, à un univers qui n'est pas ancré dans le présent, mais qui est en décalage. Ce projet est né en plein Covid, quand l'idée d'effacement était très forte et tout s'effondrait. Plutôt que de parler dans mon pays, j'étais obligé de parler ailleurs. Mais l'histoire qui parcourt le texte ne sert de choses que tout le monde connaît.

Vous considérez-vous comme engagé ?

Le combat est de nature. Les enjeux autour du climat sont là depuis longtemps. Il y a une littérature abondante sur le sujet, on arrive à saturation. Ce qui m'intéresse, c'est le pas de côté que je peux faire, répondre à la fois en l'air et en l'air. En montrant un monde où les humains deviennent sauvages, on traite de rapport à l'animalité de l'homme du point de vue de la fiction, comment le visage d'une ville change si elle est dominée par la nature.

On revendique une radicalité dans la démarche artistique, on aime explorer des zones de création où on s'éloigne de ce que des choses ont faites avant. Mais l'engagement est vis-à-vis de ma liberté propre. Je ne veux pas confondre le combat politique et l'art. C'est d'ailleurs via des portes dérobées. Parce que, je fais du mieux que je peux des propositions de qualité. J'ai écrit le présent, mais je ne suis pas militant. Je vis à côté de ce monde.



La réalisatrice Lucie Balle-Charrier

Exécutez-vous pour les jeunes ?

J'ai une attention particulière à avoir quelque chose de figé, mais je m'adresse à tout le monde. C'est quelque chose de gal pour moi que je mets aussi le par les jeunes. Des 18-23 ans vont venir écouter mes poèmes, c'est très rafraîchissant. Je suis très touché. Je suis toujours surpris des fiches que reçoivent des livres de poèmes. J'en comprends pas trop ce qui m'arrive, ce sont des cadeaux de lecture.

• À écouter ce samedi soir à 22 h dans la bibliothèque de Belfort, à Fribourg.

«J'entends les trains hurler»

Celui qui écrit voit le monde vagabond.

Simon Jakovics vient de publier un deuxième recueil de vers libres, après deux romans remarqués L'Œil des changes, ainsi que Fils dans le ciel, consacré avec sa femme, Capucine

Jakovics, toujours aux éditions Actes. La

dernière fois de monde met à l'épreuve une poésie très incantée, de sensations fortes – «Comment faire, comment dire/Pour retrouver le corps de toutes ses fibres/Le ressens la chaleur par d'autres peaux» –, qui serait, absolument en l'amour: «Je ne voudrais que de l'amour. C'est une poésie qui rêve, qui cherche du sens, tout en étant aussi prête à décevoir».



Le héros y est prisonnier, mais la seconde part de ce recueil est plus spécifiquement dédiée à l'acte amoureux. La réalité y est plus crue, dans «L'attirance de toute chose s'embrasement» incluant le poète: «A travers les tunnels et la caque, j'entendrais trains hurler dans la ville.» **EH**

• Simon Jakovics, La dernière fois de monde, Ed. Actes, 204 pp.

[ROMAN](#) [LITTÉRATURE](#) [CRITIQUE](#) [REPORTAGE](#) [CINÉMA](#) [SPECTACLES](#) [CULTURE](#) [ÉCARTS](#) [LIVRES](#)

[TOUTES LES THÈMES](#)